

voudraient se documenter d'une manière plus approfondie sur tel ou tel sujet. On peut aussi faire la même remarque pour les illustrations, certes référencées au coup par coup, mais sans toujours la pertinence requise ; ainsi l'extrait du plan de Vigné de Vigny reproduit page 89 est bien légendé, mais donne pour source l'Inventaire général qui n'est pas le lieu de conservation du document. Doit-on s'arrêter à ce genre de détail ? Il est certain que *La grâce d'une cathédrale, Nantes* est aujourd'hui l'ouvrage de référence qu'il faudra citer obligatoirement quand on parlera de la cathédrale de Nantes et c'est ce qui importe.

Jean-François CARAËS

Armel MORGANT, Fañch LE HÉNAFF, Donatien LAURENT, *Locronan, la Troménie et les peintres*, Lopérec, Locus Solus, 2013, 160 p., ill. n. b. et coul.

Un beau livre, format à l'italienne, édité par une jeune maison d'édition. Trois auteurs pour un sujet local (mais combien prestigieux !) présentés par Fañch Postic du Centre de recherche bretonne et celtique : Armel Morgant, un journaliste qui se fait historien de l'art, un artiste graphiste, Fañch Le Hénaff (dont on peut supposer, ce n'est pas dit, qu'il a commenté les images), et l'ethnologue Donatien Laurent.

Le livre bellement illustré associe la promenade iconographique au sérieux scientifique. Placé *in fine*, le texte de Donatien Laurent n'est pas une découverte, puisqu'il avait publié un passionnant bilan de ses recherches, déjà amorcées en 1987 (et présentées alors dans *ArMen*), dans *La nuit celtique* en 1996 : ou comment la christianisation a perpétué des rituels celtiques très anciens, qui survivent jusqu'à nos jours.

Le livre est bien construit ; d'abord il présente logiquement le site et la ville, puis la légende de saint Ronan, illustrée par les gravures que les *Seiz Breur* lui ont consacrées et par les dix médaillons qui ornent la chaire depuis 1706 (dommage qu'ils soient reproduits au format timbre-poste). Plus loin, d'autres encarts arrivent en ponctuation du développement : les bannières commandées à Pierre Toulhouat par la maison Le Minor, les dessins que Jeanne Malivel fit en 1923, les gravures d'Yvonne Jean-Haffen et les sculptures céramiques inspirées par la grande troménie. Ce volet sculpture aurait dû s'étoffer avec le bas-relief Saint-Ronan d'Yvonne Jean-Haffen (conservé à Dinan) et le magnifique lever de bannières de René-Yves Creston (au musée de la Faïence à Quimper).

Deux chapitres principaux se complètent, inégalement illustrés, l'un présentant les artistes « troménéiers », l'autre suivant le parcours processional. Armel Morgant a utilisé les nombreux livres que la Bretagne et ses peintres ont suscités (ils sont cités en bibliographie). Il rappelle dans un style alerte, presque familier, la séduction exercée par la Bretagne auprès des artistes.

Un premier constat s'impose : comme tous les pardons, la troménie ne retient pas les artistes très tôt (car avant les premiers guides touristiques, il faut aux artistes une assez longue fréquentation de la Péninsule pour découvrir un pardon). C'est Locronan et son église qui retiennent d'abord l'attention, et non le Pardon (cependant, ce n'est pas seulement en 1865, avec la lithographie de Félix Benoist pour l'album de *La Bretagne contemporaine* que Locronan apparaît, mais dès *Le Finistère en 1836* par le Chevalier de Fréminville et en 1845 dans *Les voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*).

Il est heureux que l'accent soit mis sur la première (et la seule) série de gravures, constituant un résumé des divers attraits de Locronan, celle d'Albert Peters-Desteract, trop peu connue, bien qu'elle illustre *Au pays des pardons* d'Anatole Le Braz en 1912. Mais on peut regretter qu'aucune image ne soit accordée à Henri Rivière, qui n'est que cité, alors qu'en 1913, il signe aussi des eaux-fortes consacrées à Locronan.

Dans la moisson impressionnante de peintures et de dessins, organisée « en suivant le chemin » d'une station à l'autre, la prédominance d'un artiste s'impose : Mathurin Méheut. Il est archi présent par ses propres œuvres car il est venu souvent, a fait plusieurs grandes troménies, avait rassemblé toute une documentation en vue de publier un livre. Mais le mode opératoire et le style Méheut sont également présents dans les œuvres de ses deux élèves, Yvonne Jean-Haffen qui l'a accompagné plusieurs fois et Frédérick Back qui est venu en 1941. Et l'influence du maître est telle qu'il faut parfois vérifier qui est l'auteur de tel dessin. En fait, la part directe de Méheut aurait pu encore être étoffée en puisant dans les vingt-trois lettres envoyées en 1929 à Yvonne Jean-Haffen (conservées à Dinan), dont une seule, déjà connue, est reproduite.

Méheut et Yvonne Jean-Haffen ont été de fidèles « troménéiers », ce qui explique l'importance que ce livre leur accorde, alors que la plupart des artistes n'ont participé qu'une seule fois au grand pardon ou ne lui ont consacré que quelques œuvres, les Géo-Fourrier, Jim-E. Sévellec ou Pierre Cavellat. Cependant on aurait apprécié que les auteurs présentent de façon plus attentive les contemporains comme René Quéré, Fañch Moal et Ronan Olier : ils renouvellent de façon intéressante le sujet, en particulier le thème des foules processionnelles, et il aurait été facile de les interroger. Dans ce domaine, remercions Armel Morgant d'avoir eu l'idée d'aller jusqu'à Montréal interviewer Frédérick Back : ses souvenirs sur Méheut, sur son séjour en Finistère et ses impressions de Locronan sont inédits.

J'ai relevé quelques erreurs vénielles, quelques affirmations sans doute discutables (personnellement j'ai scruté deux fois le film tourné en 1929 par l'envoyé d'Albert Kahn et je n'ai pas aperçu Méheut que je cherchais, Armel Morgant l'y a vu) et quelques manques au regard de l'actualité de la recherche : le magnifique *Saint Ronan* d'Odette Pauvert, qui lui valut le Prix de Rome en 1925 (le premier Prix de Rome de peinture attribué à une femme) a été montré en 2013 au Faouët et figure

dans le livre *Femmes artistes en Bretagne* (il aurait pu figurer dans l'exposition *Masculin, masculin* au musée d'Orsay) et pour Locronan, un tel nu eût été une belle originalité ! Mais prudemment il nous est dit qu'on n'a pas cherché l'exhaustivité.

En conclusion, un beau livre et apparemment un beau succès de librairie, qui réjouit les amoureux de la Bretagne, de son histoire et de sa peinture.

Denise DELOUCHE

Denise DELOUCHE, Marie-Paule PIRIOU et Jean-Marc MICHAUD, *Femmes artistes en Bretagne, 1850-1950*, Le Faouët, Liv'Editions, 2013, 108 p., ill. n. b. et coul.

Le présent livre dû à un professeur honoraire d'histoire de l'art à l'université de Rennes 2, à une historienne de l'art et au conservateur en chef départemental du Morbihan, accompagnait l'exposition éponyme présentée au Musée du Faouët du 29 juin au 13 octobre 2013.

Quel beau sujet inédit ! Un programme ambitieux qui n'avait jamais été étudié d'un point de vue d'ensemble par aucun musée de la région. Abordant la peinture, la gravure, la sculpture et la céramique, l'exposition offrait un panorama varié des différents talents et révèle de nombreuses personnalités, certaines célèbres, d'autres méconnues ou oubliées.

L'ouvrage se divise en neuf chapitres, bien documentés, qui explorent les époques successives et les divers domaines de création. Dommage qu'il y ait des répétitions, notamment pour les notices biographiques, comme s'il n'y avait pas eu de concertation concernant les différents textes.

Dans le chapitre liminaire, « Femmes artistes en Bretagne, encore beaucoup d'inconnues », Denise Delouche introduit le sujet en rappelant la difficulté pour les femmes d'accéder à l'enseignement, l'École nationale des beaux-arts ne s'ouvrant à elles qu'en 1896 alors que l'École de médecine leur a été ouverte trente ans plus tôt et ce n'est qu'en 1903 qu'elles auront le droit de concourir pour le Prix de Rome. Il faut attendre 1925 pour voir le premier Prix de Rome au féminin avec l'extraordinaire tableau d'Odette Pauvert *La légende de saint Ronan*, si puissant dans son expression.

Elles exposent dans les salons parisiens mais sont largement minoritaires, souvent reléguées dans les techniques du dessin, de l'aquarelle, du pastel ou de la miniature, bref elles restent dans l'ombre et quand elles deviennent plus nombreuses dans les années 1880, ce sont en majorité des étrangères.

L'accueil de la critique, toujours masculine, est virulent, moqueur, condescendant et quand il se veut positif, il rabâche un cliché : une peinture d'Emmy Leuze-Hirschfeld est encore jugée « virile et sincère » dans *La Dépêche de Brest* en 1946.